

Trois hommes, trois témoignages

Jacques Godbout, Jean-Guy Pilon et André Payette

Volume 6, numéro 5 (35), septembre–octobre 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59935ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godbout, J., Pilon, J.-G. & Payette, A. (1964). Trois hommes, trois témoignages. *Liberté*, 6(5), 345–349.

Trois hommes, trois témoignages

De toutes les conversations que nous avons eues avec les ingénieurs, les contremaîtres ou les ouvriers de Manic 5, nous avons retenu les trois témoignages suivants qui nous paraissent significatifs.

On voudra bien lire ces textes en se souvenant qu'il s'agit d'un résumé, non pas d'un interview rigoureux mais d'une conversation à plusieurs.

I. — Serge GODBOUT, ingénieur, gérant de Manic 5.

De taille moyenne, les cheveux coupés comme les aiment les sportifs, au menton la fossette caractéristique des Godbout. Le visage tantôt épanoui, avec ce bon sourire qui engage, — l'instant d'après fermé, tendu, les yeux baissés, la mâchoire en avant. Il dit:

— Pour faire ce que nous faisons ici, il faut être plus que des ingénieurs, il faut que nous soyons un peu poètes.....

Serge Godbout est un homme écorché. Cela se sent, se devine, se perçoit dans tout ce qu'il raconte et surtout dans ce qui ne le fait pas rire. Il n'a pas le sens de l'humour. Il n'en a pas le temps peut-être. Ou sans doute l'a-t-il perdu lorsqu'il travaillait pour le compte des patrons anglais, il n'y a pas si longtemps...

Aujourd'hui, sans confondre l'aventure financière et technique qu'est Manic 5 avec une aventure personnelle et nationale, il n'en demeure pas moins qu'à peine dans la quarantaine, entouré d'ingénieurs qui n'ont pas trente ans, il construit une des premières pyramides du Québec.

Serge Godbout n'est pas à l'aise, et comment le serait-il? Les circonstances et ses capacités en ont fait un des premiers grands du nouveau nationalisme; Manic 5 est non seulement un barrage énorme et une entreprise gigantesque, c'est aussi la Mecque des Canadiens français qui y défilent comme devant la pierre noire des Arabes ébahis.

Les journalistes, la conjoncture économique, les événements politiques ont fait que son chantier est devenu exemplaire. Et la lutte qu'il doit mener quotidiennement, contre l'eau de la rivière qui monte, et pour que des milliers d'ouvriers fournissent le travail requis, n'a rien de comparable avec ce que nous connaissons autour de nous. Le défi (pour une fois Toynbee et Marcotte auraient raison) est superbe et c'est un fonctionnaire du peuple québécois, un de ses fils aussi, qui le relève. On devine l'exaltation des grandes performances sportives. Ou encore qu'on se rappelle la fierté des Egyptiens lorsque leurs premiers pilotes passèrent sans encombre le canal de Suez, après la défaite franco-anglaise. Ce qui arrive à Serge Godbout et à ses ingénieurs, c'est un peu cela. Lui-même disait qu'il avait fini par croire, voilà quelques années, que des Canadiens français étaient incapables de réussir une telle entreprise (réflexe d'aliénation: notre indiscipline, etc.). Et le voilà aujourd'hui preuve vivante qu'une volonté de puissance l'emporte sur les mesquineries historiques: Serge Godbout, c'est beaucoup ce que nous voudrions devenir. Et il n'est pas indifférent que cela se réalise dans le ministère de M. Lévesque, celui — nous ont dit les ouvriers — qui est toujours en retard, parce qu'il accepte d'écouter tout le monde.

Jacques GODBOUT

II. — *Pierre DUCHARME*, ingénieur

Il a 27 ans. Il est célibataire. Il a l'oeil vif, rapide; la répartie immédiate, toujours teintée d'humour.

Dans la hiérarchie des grands constructeurs de la Manicouagan, il est l'un des responsables actuels, le troisième après le grand patron. Il regarde le chantier, *son* chantier, d'un oeil calme, sûr, implacable. Il connaît son métier. En fait, nous confiait-il, il en est à son premier emploi depuis sa sortie de Polytechnique, il y a trois ans.

Il restera sûrement à la Manicouagan jusqu'à la fin des travaux.

Il connaît toutes les statistiques, toutes les dimensions, toutes les prévisions concernant le barrage de Manic 5 proprement dit, et tout le complexe hydro-électrique qui surgira de la Manicouagan et de la Rivière aux Outardes. Il connaît Manic 5 par coeur et ce n'est pas peu dire.

Ce que ça représente pour un jeune ingénieur d'avoir une aussi grande responsabilité? Beaucoup de choses, nous dit-il, et sur plusieurs plans.

Du point de vue professionnel, c'est un défi, c'est l'occasion inespérée d'attacher son nom et son savoir-faire à une entreprise de cette taille, de résoudre chaque jour les problèmes nouveaux qui se présentent, au fond d'apprendre vraiment, par la réalité des choses, un métier. "J'ai plus appris en un an de Manic qu'en cinq ans de Polytechnique" nous dit-il en badinant. Il y a là quelque chose de vrai.

Sur le plan humain, l'expérience est également précieuse: ce jeune homme dirige des équipes, vérifie leur travail, il conduit des hommes.

Bâtir et diriger: tels pourraient être les mots qui définissent et son activité et son idéal.

Peu de pays au monde parviennent à se payer le luxe de confier à des jeunes d'aussi lourdes responsabilités. Des responsabilités de bâtisseurs de pays.

Avec les poètes, les économistes, les chercheurs de toutes disciplines, ces ingénieurs dessinent le visage neuf d'un Québec nouveau.

L'avenir du Québec, il se bâtit, ces années-ci, à la Manicouagan. Ceux qui dirigent les travaux en comprennent le sens et la portée.

C'est la raison pour laquelle ils se donnent corps et âme à ce qu'ils font.

Jean-Guy PILON

III. — *Alphonse MARCEAU*, manoeuvre

Soixante-quatre ans, cultivateur à Saint-François-de-Montmagny, Alphonse Marceau fait depuis trois ans le ménage du bureau central de Manic 5. Rencontré à la taverne, samedi soir, il était seul à table, entouré de mille autres travailleurs, lui silencieux dans un boucan de cataracte.

La taverne est un long bâtiment comme tous les autres du chantier. Elle épaule la cantine. De chaque côté de la porte d'entrée, une fosse et un billot. Les hommes viennent y pisser leur bière. Elle ouvre deux fois par jour: de sept à dix heures, le matin et le soir, pour les équipes de nuit et de jour. Au moment où nous

arrivons, elle est remplie. Pas une place libre. Au fond, face à l'entrée, un mur ouvert comme celui d'une cafétéria et devant, un peleton de ouéteurs en chemise blanche et pantalon noir. Quelqu'un nous dit d'aller à l'arrière, qu'il y a des chaises qui sont empilées. En serpentant d'une table à l'autre, sans un mot, nous sommes un peu mal à l'aise, trop bien habillés peut-être, des touristes en tous cas. Au fond, il y a bel et bien des chaises, mais pas de table. Un vieux est seul qui nous regarde. Nous nous tassons autour. Puis un ouéteur s'amène avec douze verres de bière. Ici, c'est deux à la fois, automatiquement, et pas de bouteille. Comme ça, personne ne peut en emporter à sa chambre: c'est interdit.

Je ne me souviens pas du commencement, mais en quelques minutes nous nous mîmes à converser avec Alphonse Marceau. Ce fut plutôt un monologue rebondissant à nos questions.

"Ma terre, c'est la terre du père de mon grand-père. Elle n'est pas à vendre."

"C'est dur aujourd'hui de laisser la terre à son garçon. Faut l'outiller. Autrement, c'est pas rentable. C'est pour ça que je travaille depuis longtemps".

"Mon garçon, qui a vingt-cinq ans, garde ma terre. Avant, je travaillais dans le bois, l'hiver, à soigner les chevaux, quand les enfants étaient plus jeunes et que ma femme pouvait rester seule à faire le train. Puis il a fallu faire des travaux sur la terre. Mon garçon est parti travailler en dehors. Il était toujours malade. Il a dû revenir. C'est là que j'ai décidé que c'est moi qui partirais. Un jour que j'étais à Québec à chercher chez un jobbeur, j'ai appris qu'on engageait pour Manic. Je me suis engagé. Ça fait trois ans. Je suis bien, ici. Au commencement, je travaillais de nuit. Ça me fatiguait plus parce que je n'étais pas habitué à travailler comme ça. Aujourd'hui, je suis de jour. C'est mieux. Je fais le ménage dans le grand bureau".

"Je vais chez nous deux fois par année. Ma femme s'ennuie, mais elle dit que ça doit être pire pour moi. C'est pas drôle, mais je peux pas dire que je m'ennuie vraiment. Je ne me mêle pas. Je mets pas mal d'argent de côté. Je dépense presque rien: un peu de bière, du tabac et de la lecture. Je suis un liseur. Je passe mes dimanches à lire dans ma chambre. Fin juillet à fin septembre, j'ai envoyé mille piastres à ma femme".

"Les gars qui veulent ménager sont capables de se mettre cinq mille piastres de côté, du printemps à l'automne. Mais il y en a ben qui mettent rien de côté. J'en connais, par exemple, qui

boivent pas mal. Ça coûte cher. Ici dans le camp, c'est quarante piastres la bouteille. J'en connais un qui vide ses deux bouteilles de gin par dimanche".

"On peut dire qu'il y a à peu près cinquante pour cent des gars qui vont à l'église".

"L'union a amélioré notre sort. Moi je gagne parmi les plus petits salaires. Je gagne deux piastres et treize de l'heure. Mais il y a des gars qui voudraient bien m'enlever ma job. Il y en a qui m'ont fait des coups de cochon. Mais ils ne m'ont pas eu. J'ai gagné. Le contremaître me demande même souvent de m'occuper moi-même des bureaux de personnes plus difficiles que d'autres sur le ménage. Souvent, j'ai refait le travail mal fait par des plus jeunes".

"Les jeunes? C'est effrayant. Ils ne respectent plus les vieux. Ils tutoient tout de suite les gens sans les connaître. Même les vieux comme moi. Dans mon temps, on aurait eu des claques dans la face. Aujourd'hui, c'est bien changé. Les jeunes sortent trop vite de la maison. Nous, on restait chez nous, puis on faisait notre communion plus tard. On n'était pas dehors à cinq, six ans, comme aujourd'hui. On était plus sérieux".

"La politique? Les gars n'en parlent pas trop. C'est mieux aujourd'hui quand même. On peut dire ce qu'on pense sans risquer sa job".

"On l'aime bien, René Lévesque. Quand il vient, il jase avec les gars. On l'appelle René. Il n'est pas fier, les gars sont tous pour lui".

A dix heures, après ses bières et la fermeture de la taverne, Alphonse Marceau est passé au Comptoir Forestier chercher ses journaux pour le lendemain, dimanche, jour de congé.

André PAYETTE